

reux ; il sacrifia son amour à son frère, qu'il dota richement. Don Ramon d'Alvar épousa dona Luisa en août 18... L'année suivante, dona Luisa mit au monde deux jumelleaux. L'aîné reçut le nom de don Pedro, le second fut appelé don José.

Le bonheur de don Ramon d'Alvar, nommé capitaine le lendemain de son mariage, semblait donc être sans nuages ; il aimait, il était aimé, il allait goûter les joies de la paternité, lors la fatalité vint souffler sur lui, renversant sans pitié l'édifice de cette félicité naissante.

Il était écrit que don Ramon devait, comme son père don Pedro, mourir de mort violente et mystérieuse.

— Oh ! oh ! murmura Rocambole, qui interrompit en ce moment la lecture du manuscrit, mademoiselle Popita-Dolorès-Conception de Sallandrera me paraît un peu légère, de confier tous ses secrets de famille à son petit ami Rocambole...

Un sourire glissa sur les lèvres muettes de sir Williams.

Puis l'aveugle fit un mouvement de la main, qui signifiait : Continue... ceci devient intéressant.

Et Rocambole, qui comprit ce geste, reprit le manuscrit, et continua en ces termes :

XIX

Don Ramon était père depuis six mois environ. La jeune comtesse Luisa d'Alvar — car don Ramon avait été fait comte par le roi — s'était momentanément séparée de son mari pour aller passer quelques semaines chez sa mère.

En même temps Sa Majesté Catholique avait quitté Madrid pour l'Escurial, et le duc de Sallandrera, ainsi que don Ramon, avaient naturellement suivi leur souverain, en leur qualité d'officiers de sa maison. L'union des deux frères était parfaite ; ils s'aimaient comme s'aiment ordinairement deux jumelleaux. Le duc, surtout, avait pour don Ramon une de ces affections de frère aîné qui sont presque paternelles. On eût dit qu'il voulait faire oublier à don Ramon qu'il n'avait pas de père... Peut-être même, à distance, lorsqu'il songeait que sa mère était morte de chagrin, le duc trouvait-il qu'il s'était montré bien impitoyable pour le traître don Pedro d'Alvar.

Les deux frères habitaient à l'Escurial un même appartement. Ils y passaient la plus grande partie des heures de loisir que leur laissait le service du roi. Le duc lisait, don Ramon peignait ou fusait de la musique, tous deux s'entretenaient de la belle dona Luisa et de ses chers nourrissons. Un soir, tandis que le duc était de service tout seul auprès du roi qu'il avait accompagné à la chasse, don Ramon était chez lui, occupé à écrire à sa jeune femme, lorsqu'un soldat lui apporta un billet qu'il ouvrit avec étonnement, car l'écriture de la suscription lui était inconnue.

Ce billet signé *don Basilio, cure de San Geronimo*.

Saint-Jérôme est une petite bourgade, située à deux lieues de l'Escurial.

Ce billet était conçu en ces termes :

« Don Ramon,

« Un vieux soldat à qui j'ai administré les derniers sacrements de l'Eglise, et qui n'a plus que quelques heures à vivre, vous supplie d'accourir à son lit de mort. Il se nomme Yago Perez, et prétend avoir un important secret à vous révéler. »

Don Ramon demanda au soldat :

— Qui donc a apporté ce billet ?

— Un paysan à cheval, qui attend la réponse.

— C'est bien.

Dix minutes après, don Ramon montait à cheval et suivait le paysan, au bout d'une heure il arrivait dans la plus pauvre cabane du misérable village de Saint-Jérôme et trouvait en effet, un vieillard qui se mourait, ayant à son chevet le curé qui avait tracé le lit. Le moribond pouvait avoir soixante ans. Malgré son extrême faiblesse, il avait conservé toute sa présence d'esprit, et il attacha sur don Ramon un regard fort calme.

— Vous ressemblez à votre père, lui dit-il, comme la goutte d'eau ressemble à la route d'eau. C'est frappant.

Don Ramon s'assit au chevet du vieux soldat et lui prit la main.

Alors celui-ci fit un signe, et le curé, ainsi que deux femmes qui entouraient son lit, s'écartèrent.

— Don Ramon, dit le vieillard, je vais mourir et je meurs en me repentant d'avoir gardé, par peur et faiblesse, un secret que j'aurais dû révéler plus tôt. Mais, à mon heure dernière, je n'hésite plus et je vous ai fait supplier d'accourir.

— Ce secret m'intéresse donc ? demanda don Ramon.

— Oui, fit le soldat d'un signe de tête.

Puis il ajouta :

— J'ai servi sous les ordres du capitaine don Pedro d'Alvar, votre père. Je faisais partie de la garnison qui défendit le château de Sallandrera, en 1809.

— C'est là que mon père est mort, murmura don Ramon, qui avait toujours conservé du capitaine don Pedro un vieux souvenir.

— Oui, dit le vieux soldat. Eh bien ! savez-vous comment il est mort, votre père ?

Don Ramon tressaillit.

— Non, dit-il. Cependant, on a toujours prétendu que, dans un accès d'aliénation mentale, ou par une nuit sombre ayant fait un faux pas, il s'était précipité du haut des remparts, et que sa mort n'était que le résultat d'un accident.

Le vieux soldat secoua la tête.

— Votre père n'a été assassiné, dit-il.

— Assassiné ! s'écria don Ramon. Et par qui donc ? où donc est son meurtrier ?

— Attendez, continua le vieux soldat, vous le saurez tout à l'heure... Une nuit, deux hommes passèrent devant ma fenêtre ; j'étais placé en sentinelle sur le rempart. L'un des deux hommes était votre père ; l'autre, son meurtrier.

— Mais son nom ? demanda Ramon, plein d'angoisse.

— Je vous le dirai tout à l'heure, répondit le moribond. Et il continua. — Votre père marchait le premier, probablement sans défiance, car ni l'un ni l'autre ne prononçait un mot. Quand ils furent arrivés sur cette planche qui servait de pont...

— Oh ! je m'en souviens, dit don Ramon, c'était une planche étroite...

— Oui, c'est cela... ils étaient déjà loin de moi, la nuit était noire et je ne pus pas distinguer parfaitement ce qui se passa. Mais j'entendis le meurtrier qui disait à votre père : « Arrêtez-vous ! » Et tout aussitôt j'entendis un grand bruit... votre père avait été précipité dans l'abîme. Une minute après, le meurtrier passa fort tranquillement devant moi et rentra dans le château.

— Horreur ! murmura don Ramon, qui était devenu aussi pâle que le drap qui recouvrait le soldat moribond. Mais quel était donc cet infâme ?

— Patience ! patience ! — Et il reprit : — Je fus le seul témoin, sans doute, de ce forfait abominable, et depuis quinze années ma conscience me reproche mon silence comme un crime non moins grand ; mais l'assassin était puissant. Si je l'avais accusé, on ne m'aurait pas cru. J'aurais peut-être été fusillé...

— Puissant ! murmura don Ramon. Qui donc était-ce ?

Le soldat rappela d'un geste le curé de San Geronimo. Celui-ci s'approcha.

— Votre crucifix, demanda le soldat.

Le prêtre prit le crucifix et le lui présenta. Alors regardant don Ramon, le mourant étendit la main vers le Christ et dit. — Sur cette croix, devant Dieu qui va me juger bientôt, je jure que je dis la vérité.

— Je vous crois, répondit Ramon.

Alors le mourant ajouta en faisant un dernier effort, car l'heure fatale approchait :

— L'assassin du capitaine don Pedro d'Alvar est le duc don Paéz de Sallandrera.

— Mon frère ! s'écria don Ramon saisi d'épouvante et d'horreur.....